



dans l'atelier de... benoît preteseille

samedi 5 mars 2016, par [Thierry Groensteen](#)

[mars 2016]

Benoît Preteseille [1] publie depuis une douzaine d'années, principalement chez Warum et chez Cornélius. Il est également éditeur et musicien. Cet angoumoisien d'adoption a effectué deux résidences à la Maison des Auteurs. Il évoque pour nous son parcours, son travail, ses influences...

Neuvième Art : D'où venais-tu avant de devenir angoumoisien ?

Benoît Preteseille : J'ai grandi principalement dans la Marne. Je suis monté à Paris pour faire mes études aux Arts décoratifs, et j'y ai vécu dix ans.

C'est aux Arts déco que tu as connu Wandrille, avec qui tu allais fonder les éditions Warum...

Oui. Il était en section vidéo et moi en section scénographie, mais nous dessinions tous les deux et nous faisons déjà chacun notre fanzine, en piratant l'atelier de sérigraphie.

La bande dessinée avait droit de cité dans l'école ?

Pas du tout. La BD y était quasiment interdite. Le jour où j'ai voulu présenter les six premiers numéros de mon fanzine *ION* au jury du post-diplôme édition, celui-ci m'a rejeté sur dossier et n'a même pas voulu me rencontrer !



Et aujourd'hui, tes livres chez Cornélius, quel en est le tirage ?

1500 exemplaires, je crois. Mon travail n'est pas vraiment très « grand public ».

Qu'est-ce qui t'intéresse dans la démarche d'éditeur ?

Je vois ça comme quelque chose de complémentaire à mon travail d'auteur. Ça me permet d'être en contact avec d'autres créateurs. Je pense que je deviendrais neurasthénique si je devais rester tout le temps seul face à moi-même. Mettre en valeur le travail d'autres gens me plaît énormément.

Donc, peu après quitté Warum, tu as lancé ION, une maison qui publie des livres de dessins, « aux frontières du livre d'artiste et du recueil d'illustrations » [3]...

Oui, des livres de dessin pur, sans narration, et qui, pour le coup, me semblent impossibles à défendre par quelqu'un d'autre que moi. Pas forcément des dessins provocateurs et trash, « pour adultes avertis », à la façon du Dernier Cri, pas une collection d'art books non plus, puisqu'il ne s'agit pas de travaux préparatoires... ION était déjà le titre de mon fanzine aux Arts déco. Cela m'a paru évident de reprendre le même nom. J'ai fait pas mal de festivals, et à force d'être derrière le stand et de voir les livres à l'envers, j'ai constaté que ION à l'envers donne NOI, c'est-à-dire la moitié de mon prénom, Benoît. C'est comme ça que j'ai compris pourquoi ce nom m'était aussi sympathique depuis tant d'années...

Parmi les auteurs qui figurent à ton catalogue, je repère les noms de LL de Mars, Joseph Callioni, Céline Guichard, Matthias Lehmann... Plusieurs sont ou ont été angoumoisins, je suppose donc que tu les as connus ici...

Pas forcément, mais je les connais personnellement. Les dessins dont je parle sont rarement montrés, il faut être proches des auteurs pour être au courant de leur existence. Les dessins de Callioni, j'en ai vus deux ou trois exposés à l'Hôtel Saint-Simon dans le cadre d'une exposition collective sur le thème des vampires. Céline Guichard, elle, a eu droit à une exposition personnelle dans le même lieu [4]. Mais les dessins que j'ai publiés d'elle ne sont pas ceux-là, c'en sont d'autres, qu'elle a réalisés spécialement.



Qui diffuse les livres d'ION ?

Makassar. ION est une maison d'édition modeste, qui publie environ cinq titres par an, avec de tout petits tirages. J'ai tenu à ce que cela reste gérable pour moi, en parallèle à mon activité d'auteur.

Tu ne peux pas prélever de salaire comme éditeur, j'imagine...

Non, loin de là. Tout au plus me rembourser quelques billets de trains et autres faux frais.

Quand tu n'es pas en résidence, tu travailles chez toi ou en atelier ?

J'ai fait partie de l'atelier du Gratin, première version, avec Laurent Bourlaud, Alexandre Clérisse, Marie de Monti, Mylène Rigaudie... Mais aujourd'hui je travaille chez moi.

Jusqu'à fin décembre 2015, tu as été en résidence à la Maison des Auteurs pour la deuxième fois (après une première résidence de septembre 2012 à juin 2013). Qu'est-ce que cela t'apporte ?

C'est comme un vrai bol d'air. Je suis naturellement assez solitaire, et je pense qu'il est salutaire de sortir de chez soi, de pouvoir dialoguer avec d'autres personnes... D'autant plus que ce lieu concentre beaucoup de gens talentueux.

On y est admis sur projet. Quel était le projet que tu avais présenté en 2012, et quel est celui qui t'occupe actuellement ?

En 2012, c'était ce qui allait devenir l'album *Histoire de l'art macaque*. Mais je ne travaille jamais de façon exclusive sur un livre. Mes journées se partagent entre mon activité d'éditeur, l'exécution des commandes que je peux avoir comme dessinateur et le travail personnel sur un livre. Maintenant je travaille sur un livre autour de Marcel Duchamp, qui est un peu bloqué pour des questions juridiques, et sur un autre projet à partir du roman de Gaston Leroux *La Poupée sanglante*. J'en fais une adaptation très libre. Ce qui m'intéresse dans ce livre, c'est la façon dont les personnages s'épient les uns les autres, dont le désir circule, et la façon dont Leroux passe d'un narrateur à l'autre...



Personnellement, cela ne m'intéresse pas de me positionner dans le milieu de l'Art avec un grand A, parce qu'il repose sur des systèmes financiers beaucoup trop grands à mon goût. J'aime l'idée qu'on puisse monter une maison d'édition et faire quelques livres valables avec un capital de départ de 10 000 euros. Nous, les auteurs de bande dessinée, nous produisons des œuvres - des livres - qui coûtent vingt ou trente euros, donc qui ne sont pas inabornables pour la majorité des gens. Si quelqu'un veut être en contact l'un de mes livres, il peut en faire l'acquisition ou même se rendre dans une bibliothèque pour l'emprunter. Et ça, pour moi, c'est vraiment important. Travailler pour des gens qui ont 5 000 euros à mettre dans un dessin, ça ne me conviendrait pas, politiquement parlant.

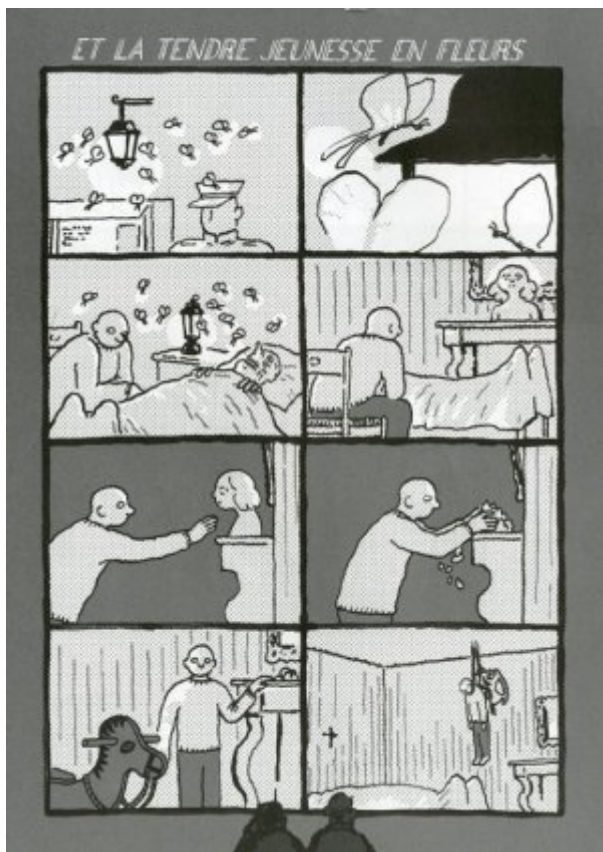
La récente enquête sur les créateurs de bande dessinée conduite dans le cadre des États généraux a montré que, si une majorité se définissaient comme « auteur », 15 % environ se définissaient plutôt comme « artiste » et 10 % comme « artisan ». Qu'as-tu répondu à cette question, ou que répondrais-tu ?

J'ai rempli le questionnaire, mais je crois qu'à cette question j'ai répondu « ne se prononce pas ». Je pense que je suis à la fois auteur, artiste et artisan... Je ne vois pas forcément de grand intérêt à ces étiquettes. Ça touche à un problème de légitimité, mais les gens qui n'ont pas encore compris que la bande dessinée c'est de l'art, je pense que ce n'est pas la peine de s'en occuper.



Tu as mentionné le surréalisme tout à l'heure. Plusieurs de tes livres (DADAbuk, Sexy Sadie) montrent que tu as été tout autant marqué par le mouvement Dada, et d'autres encore par les artistes (notamment les écrivains et les musiciens) de ce que l'on a appelé la Belle Époque...

Oui, le fait est que je suis très intéressé par tout ce qui s'apparente à l'art décadent. Pour ce qui est des dadaïstes, c'étaient des gens qui créaient en dehors de tout système. Ce n'est pas un hasard si ce sont eux qui ont commencé à développer la question de la performance, c'est-à-dire d'une forme de création qui ne rapporte pas d'argent. Ils ont cherché d'autres circuits de diffusion, ils ont été très sensibles à la presse, à l'imprimé... Leur démarche reste incroyablement moderne, et toujours pertinente aujourd'hui. Il faut se souvenir que Picabia déclamait publiquement des textes insultants envers les anciens combattants, juste après la guerre de 14. Ces gens se mettaient vraiment en danger, contrairement aux post-dadaïstes actuels qui font leurs performances dans le confort des galeries d'art.



Tu penses que l'art est nécessairement fait pour provoquer ? Dans un entretien que tu as donné en 2012, tu déclarais vouloir « foutre le bordel dans le petit monde dominant et mou de la BD »...

Je ne pense pas à de la provocation avec du sang partout et du sexe explicite à toutes les pages. Mais il faut prendre un risque quelconque, ne pas coller à ce que l'on attend aujourd'hui, tenter des choses qui ne sont pas déjà développées par d'autres. Et, c'est vrai, il y a dans le monde de la bande dessinée une certaine mollesse, avec plein de « petits livres » qui n'en valent pas la peine. Je ne dis pas que mes livres sont les meilleurs de la terre, mais au moins ils sont empreints d'une certaine singularité.

J'ai l'impression que tes livres se construisent beaucoup dans l'improvisation...

Souvent je pars d'une scène ou deux que j'ai envie de dessiner. Donc je les dessine, et il peut se passer plusieurs mois avant que j'ai l'idée de la scène d'avant ou de celle d'après. Par ailleurs, je me sens très libre. Si un personnage m'ennuie, je peux le supprimer à la page 40. Et si je m'aperçois, 50 pages plus loin, que j'ai besoin de lui, je le ressuscite. J'ai le droit.

Pour *Mardi Gras* (2013), j'avais montré un premier état à Jean-Louis Gauthey [8]. Je pensais que le livre pouvait s'arrêter là, mais il m'a dit qu'il le trouvait un peu court. Alors j'ai travaillé sur une seconde moitié qui change complètement la perspective sur la première. Et, ce faisant, j'ai découvert ce que je voulais vraiment raconter...

Cornélius, qui t'avait refusé autrefois, est devenu ton éditeur principal. Ça s'est fait comment ?

Je suis retourné le voir avec *L'Art et le sang*, parce que je pensais que j'étais un peu plus au point et aussi que ce travail pouvait intéresser un public plus large. Jean-Louis a été intéressé, et ses suggestions m'ont aidé à améliorer le livre. Par exemple, au départ, ma bichromie était noire et rouge, il m'a conseillé de prendre plutôt du bleu et du rouge, et de créer le noir avec la rencontre des deux. Ça m'a ouvert de nouvelles perspectives pour mes livres suivants.



Quelle est la nature de la collaboration que tu as nouée avec Jean-Louis depuis quelques années ?

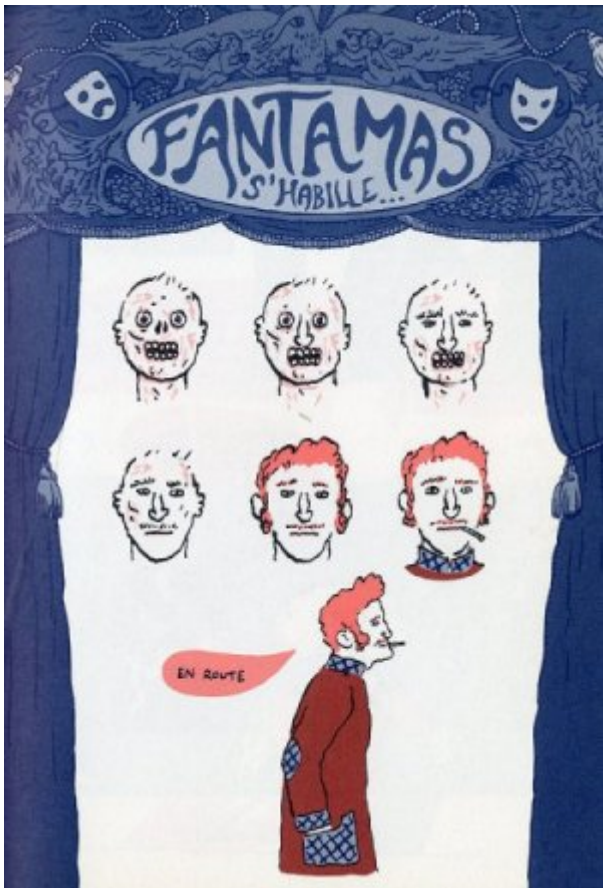
Je travaille mes livres de mon côté. Je n'ai toujours pas bien compris ce qui l'intéresse dans mon travail, ce qui me permet de faire et de lui proposer des choses complètement différentes. Je ne cherche pas à entrer dans une ligne prédéfinie. Et pour chaque livre, Jean-Louis me fait deux ou trois remarques toujours éclairantes, qui m'amènent à changer des choses. Mais nous ne sommes pas mariés. Il m'a refusé mon dernier projet, sur Marcel Duchamp, je vais donc travailler avec un autre éditeur.

Ton autre projet actuel, as-tu dit, part d'un roman de Gaston Leroux. Pourquoi apprécies-tu cet auteur, et peut-être d'autres feuilletonistes ?

J'ai passionnément aimé les *Arsène Lupin*. Ce n'est pas considéré comme de la grande littérature mais quand on s'y repenche on peut mesurer à quel point Maurice Leblanc écrivait bien, à quel point ses intrigues étaient intelligentes... C'est vraiment brillant ! Et la figure d'Arsène Lupin est assez passionnante en soi. Leroux n'est pas du même niveau, mais il a une inventivité complètement dingue. Il faut relire un livre comme *Le Fauteuil hanté* !

Ce mélange d'insolite, de cruauté et d'humour qui caractérise la plupart de tes livres vient de cette littérature-là ?

Pas seulement. Des éléments de mon histoire personnelle et familiale jouent aussi. Mon grand-père maternel a fait la Deuxième Guerre mondiale et il a toujours raconté des histoires qui étaient en partie vraies et en partie inventées. Ma grand-mère aussi est une conteuse qui, aujourd'hui encore, me relate des histoires incroyables, avec du tragique, de l'invention, de la drôlerie...



Un thème récurrent est celui des atteintes au corps, qui peut prendre des formes diverses : le travestissement, la greffe, la métamorphose... et qui va souvent de pair avec une forme de monstruosité, morale et/ou physique.

J'ai moi-même subi un accident assez grave lorsque j'avais vingt ans et mon corps en très marqué, très abimé. Le fait de devoir vivre avec ce corps-là m'amène à parler de ces choses. Par exemple, le corps de Fantomas est un corps supplicié, mais je lui fais faire l'expérience de la tendresse [9]... Et le fait qu'il n'ait plus de visage était une explication positive au fait qu'il puisse prendre n'importe lequel, devenir un génie du déguisement... Je dessine des corps difformes ou suppliciés mais moi je ne les qualifie pas de monstrueux.

Tu utilises rarement – L'Art macaque serait une exception – le système des cases. Le plus souvent tes dessins flottent dans le blanc de la page, selon des mises en pages très libres. Pourquoi ce choix ?

Ça vient sans doute d'un livre assez fondateur pour moi, qui est l'adaptation que j'ai faite de *L'Écume des jours* [10]. Le texte de Boris Vian ne me permettait pas de faire de la bande dessinée normale et m'a amené à trouver des solutions d'occupation de l'espace assez innovantes. Il y a très peu de cases dans ce livre. Et depuis je me sens libre de ne pas forcément les utiliser, ou alors d'une façon plus libre, comme peut le faire Baladi, par exemple.



Tu dessines sur papier ou sur tablette graphique ?

Les originaux sont sur papier mais je les retravaille beaucoup sur l'ordinateur, notamment pour composer mes pages et pour faire toute la mise en couleurs.

Tu as été pas mal impliqué dans le « festival laboratoire » Pierre Feuilles Ciseaux...

J'ai fait toutes les éditions depuis 2009, sauf la dernière à Minneapolis. Ça a été très important pour moi, l'occasion de rencontres extrêmement stimulantes. J'ai pu expérimenter toutes sortes de choses. Comme j'ai un côté assez scolaire, j'ai fait quasiment tous les exercices qui ont été proposés. On se trouve au milieu d'auteurs qui ont tous développé un univers très singulier, alors on a tendance à revenir à des formules assez basiques, qui constitue notre langue commune : des cases, une narration, etc. Et c'est fascinant de voir que l'on peut se réapproprier ces outils et les tordre dans tous les sens.

Il ne nous reste plus qu'à évoquer ton activité musicale. Sous le nom de « Benoît Tranchand », et en duo avec « Sophie Savon », tu as créé Savon Tranchand, et c'est une aventure qui dure...

On va fêter nos dix ans cette année. On compose à deux, et pour ma part je chante et je contrôle la boîte à rythmes. Sophie joue de la guitare et de divers instruments électroniques, et elle chante aussi un peu. On s'est rencontrés à l'école Duperré, où je faisais une mise à niveau. Elle montait des spectacles pluridisciplinaires à cette époque, et j'avais été embauché comme petite main. Benoît Tranchand – le masque que je mets pour monter sur scène – existait déjà, je faisais déjà des performances musicales solo dont je fatiguais un peu, et le groupe dont elle faisait partie s'est séparé. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés tous les deux...

Propos recueillis par Thierry Groensteen à Angoulême, le 17 février 2016, chez « Zézette et Marcel ».

Notes

[1] <http://www.preteseille.net/>

[2] Ici : <http://www.heure-exquise.org/video.php?id=3598&l=uk>

[3] <http://ionedition.net/>

[4] L'Hôtel Saint-Simon est un hôtel Renaissance situé dans le vieil Angoulême, un lieu bien connu des festivaliers.

[5] Cornélius, 2010.

[6] Cornélius, 2011.

[7] Cornélius, 2013.

[8] Responsable des éditions Cornélius.

[9] Cf. *L'Art et le sang*, op. cit.

[10] *L'écume d'Écume des jours*, Warum, 2005.